

Polar et littératures de l'imaginaire

Laurence Pelletier, Stéphane Picher et Ariane Gélinas

Numéro 175, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91905ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, L., Picher, S. & Gélinas, A. (2019). Compte rendu de [Polar et littératures de l'imaginaire]. *Lettres québécoises*, (175), 52–55.

En des temps étranges

Laurence Pelletier

À l'heure où *Bondrée* (2014) connaît le succès en France, Andrée A. Michaud nous revient avec une intrigue enlevante et sophistiquée au croisement du polar, du thriller psychologique et de l'horreur.

Tempêtes se déroule dans un paysage que l'on imagine québécois, quelque part à l'orée d'une frontière américaine, paysage qui figure aussi les limites psychologiques, alors que la violence des désordres naturels et météorologiques révèle les failles de la psyché humaine.

Michaud y reprend ses thèmes de prédilection, celui des jeux de doubles (*Routes secondaires*, 2017), celui du territoire hanté, d'une nature animée d'un pouvoir mystique condamnant celles et ceux qui s'y aventurent à un destin tragique (*Bondrée*, 2014). Dans cette histoire en trois temps, rythmée par le passage et les ravages des tempêtes saisonnières, nous pénétrons dans l'angoisse de Marie Saintonge aux prises avec un héritage empoisonné : son oncle Adrien lui a légué son chalet maudit, dans une région isolée au flanc d'un massif bleu nommé Cold Mountain. Alors qu'elle est assujettie au « charme hypnotique de l'endroit », Marie se retrouve dans la solitude qu'imposent les tempêtes de neige et les blizzards, « poursuivie par des chimères s'agrippant à un passé qui ne [lui] appartenait pas » et menacée par un « homme, peut-être un spectre, de pierre ou de ces matières floues fabriquant l'illusion, une projection de l'angoisse ».

Sur l'autre versant de la montagne, Ric Dubois, voulant fuir une vie qui n'est pas la sienne, est pris au piège au camping des Chutes rouges, où les morts et les disparitions s'accumulent au fil des orages. En amont ou en aval des cours d'eau qui traversent le massif, des « peurs souterraines » coulent, et les visions infernales pourchassent et persécutent celles et ceux qui se retrouvent malgré eux les élus d'une histoire qui les précède. Pendant que l'enquête policière tente en vain de remonter à la source du mal, que l'on essaie « de découvrir dans [l]es entrailles si le mal, le noir, le blanc, si toutes les couleurs du monde ment [ent] », les deux trames se rejoignent dans le dernier cercle, là où la raison abdique devant les mystères et la sauvagerie des lieux.

Dantesque

Si, dans la tradition biblique, le déluge est le fruit d'une intervention divine et illustre l'origine de la violence, *Tempêtes* nous donne l'impression de suivre quelque récit mythique et nous ramène, par le truchement de caprices naturels, au plus primitif des pulsions humaines. Le récit semble obéir à une scansion prémonitrice, celle qui appartient aux textes sacrés et aux fresques poétiques, quand se démultiplient les noms, les visages en autant de déjà-vu. L'adresse de l'écriture de Michaud réside dans sa capacité à alimenter le doute, à nous faire lire et croire que les moindres manifestations triviales et quotidiennes sont de mauvais augures, les signes ou bien les indices d'une histoire dont les codes suivent une logique qui leur est propre. Le grésillement de la radio, les pannes de courant, des traces laissées aux fenêtres,

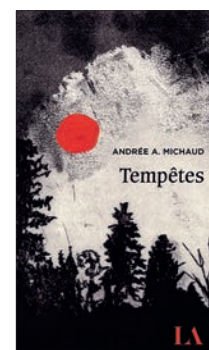
la récurrence des noms et des visages – celui d'un certain « François "Frank" Fréchette » : autant d'éléments qui se superposent et qui démontent l'hypothèse de la simple coïncidence.

Revenants ou démons, hallucination ou possession : qui commence à croire à l'improbable et que « les peurs qui ne se rattachent à aucun objet visible sont les plus subtiles et les plus tenaces » est soumis à « cette vague inquiétude qui fait battre [le] cœur plus rapidement devant les possibles manifestations de l'inconnu ».

Les substances du mal

Dans un espace bercé par « ces musiques lourdes qui se dégagent des lieux impénétrables », par « les élytres des insectes, le craquement des branches sèches, les faibles pépiements suscités par un lointain hululement », l'histoire avance et trouve son rythme dans la consommation excessive d'alcool, et les sécrétions et déjections qui se répandent : « J'empestais la sueur de Franck et la mienne, j'empestais l'alcool et l'urine, je puais la femme au bout du rouleau, enlaidie par l'angoisse et ses odeurs. » Traduisant l'angoisse à travers ce qui trouble les sens, l'autrice donne une densité et un relief à l'écriture qui a le rare pouvoir d'envoûter autant que de révolter. Alors que la mort rampe insidieusement entre les lignes du roman, la prégnance du récit de Michaud, qui a un don indéniable pour les images, donne vie aux matières mortifères.

C'est ce raffinement de l'écriture, précise, inquiétante, tangible, et celui de l'intrigue aux multiples facettes qui établissent *Tempêtes* comme une œuvre aboutie et faisant exception dans le paysage du polar québécois. Comme s'il était le parachèvement des derniers romans de Michaud, *Tempêtes* fait preuve d'une maîtrise impeccable des codes du genre et qui se remarque par la poésie avec laquelle l'autrice les manipule. Si la réussite d'un polar réside en ce qui fait tenir ensemble les faits saillants, Michaud nous offre un roman magnétique et sans fausse note qui ravira les lectrices et lecteurs prêts à « traverser cette continuelle tempête qu'est la folie ». ♦



☆☆☆☆

Andrée A. Michaud

Tempêtes

Montréal, Québec Amérique

2019, 336 p., 24,95 \$

La mystérieuse affaire de style

Stéphane Picher

Roman policier, certes ; roman littéraire, bien davantage.
Lecture « tous publics » ? Certainement pas.

Chester Head, le personnage « principal » de *Freux* (mais ce n'est pas si simple), n'est pas un véritable inspecteur : il se donne le titre de « détecteur » plutôt que celui de détective. D'ailleurs, sa carte de visite dit « chasseur de tueurs ». Celui qu'il traque, surnommé le Pasteur (parfois le Prêcheteur), n'est pas un criminel ordinaire non plus. D'après Head, il laisse, dans les nouvelles qu'il publie ici et là sous pseudonyme, des indices sous forme d'« oraisons, [d']homélies, [de] déplorations et [d']autres lamentations » qui peuvent brouiller les pistes autant que les révéler. Pendant que la vraie police enquête de façon traditionnelle, Chester (avec l'aide de son ami le narrateur) travaille avec les *signes*, autrement dit les mots, les symboles. Car tout dans *Freux* est digne d'être analysé, décortiqué, tourné dans tous les sens :

Pister, dépister, c'est la seule chose qui compte : suivre le chemin de ses pensées, suivre la métaphore qui file, toute chose étant la métaphore d'une autre, qu'elle transporte ou transpose, transmute ou transfigure, sauf Dieu, qui n'est la métaphore de rien ni de personne.

Les crimes du Pasteur ont une signature pouvant les faire passer pour des accidents ou des incidents naturels : des griffures et des coups de bec au visage des victimes, leurs yeux arrachés, leur cadavre retrouvé dans l'eau. Ce fait et quelques autres relient les décès à une œuvre d'art, une statue dite de la *Bird Girl* qui a la réputation d'être maléfique. Elle se trouve à Savannah ; c'est donc là que Chester Head se rendra pour poursuivre son enquête. Encore une fois, il ne le fera pas vraiment à la façon des vrais policiers, mais bien comme le *détecteur* qu'il est, analysant témoignages, souvenirs, lettres comme autant de textes. Peu à peu, toutefois, le réel aura son effet sur lui. Le réel, mais aussi le rêvé, l'halluciné, ces états se confondant parfois, un peu comme dans l'esthétique surréaliste.

Écrire, dit-il

Pierre Ouellet n'est pas né de la dernière rentrée. Romancier, poète, essayiste, il a remporté plusieurs prix fort mérités. Il est une forte plume, comme on dirait une forte tête. Dans *Freux*, son écriture est habile, fascinante, lyrique. Elle est faite de longues phrases parsemées d'énumérations, de listes de synonymes, d'explications étymologiques ou analogiques :

Le Pasteur ne prêchait pas dans une église, un temple, un sanctuaire, mais dans la rue et sur les places publiques, comme tous les « hommes à paroles » qui envahissent Savannah dès l'aube, postés à tel carrefour, dans tel square, si possible sous un grand chêne recouvert de barbes moussues comme sous la protection de Grands Ancêtres, pour haranguer les passants sur le chemin du travail, leur rentrant dans la tête à coups de formules magiques, de maximes en langues cryptées, mêlant slang, pidgin, créole.

On y entre comme un nageur dans une mer agitée, d'abord timidement, puis de plus en plus sûrement à mesure qu'on en apprécie le rythme particulier. L'ensemble a souvent l'effet d'un long poème philosophique sur la recherche de la vérité, le bien et le mal, la religion. Mais il se peut que l'amateur typique de romans policiers trouve cette prose un peu encombrante, dans la mesure où elle pourrait l'empêcher d'apprécier le déroulement de l'histoire qui n'avance que lentement. Car ce style touffu et chargé de réflexions semble être la principale raison d'être du livre, plus encore que cette histoire intemporelle de tueur(s) en série. Pour ainsi dire, c'est le texte lui-même, malgré sa qualité littéraire quelque peu surannée, ou peut-être en raison de celle-ci, qui jette un voile sur le récit concret dont le lecteur de romans, et en particulier de romans policiers, a souvent besoin.

Toutefois, il ne boudera pas l'atmosphère de mystère presque palpable du roman, une ambiance onirique, à la limite surréaliste, comme si David Lynch avait cherché à adapter *Les mots et les choses* de Michel Foucault.

Le genre en question

Si je parle ici de polar, c'est que c'est ma spécialité, si j'ose dire, ou ma mission, à *Lettres québécoises*. Je l'évaluerai donc comme un polar ! Si le livre m'a par moments glissé des mains, c'est parce que, je le confesse, avec les années, je suis devenu un lecteur de prose paresseux (j'en ai déjà parlé) qui a besoin d'être pris d'émotions assez viscérales pour rester intéressé. Si vous êtes plus facilement emballé que la moyenne par une écriture ambitieuse, dense, musicale, remplie d'images, qui souvent *pense* plus qu'elle ne raconte, vous aurez votre content dans ce beau livre. Le lecteur idéal de *Freux* est donc, j'imagine, l'amateur de romans littéraires, de « romans-romans », celui dont on dit qu'il est exigeant. C'est en fin de compte un choix personnel, esthétique (et donc moral). Si vous êtes cette personne, ajoutez une étoile à *Freux*. Ou même deux. ♦



☆☆
Pierre Ouellet
Freux
Longueuil, L'instant même
2019, 300 p., 34,95 \$

La hantise des lilas

Ariane Gélinas

Qui n'a jamais entendu murmurer, au sujet d'une demeure laissée à l'abandon :
« Il s'est passé des affaires bizarres dans cette maison-là. Le monde dit qu'elle porte malheur » ?

Dans son troisième livre, la journaliste Katia Gagnon aborde le thème classique des fantômes qui habitent entre des murs délabrés, captifs d'un passé violent. Ceux qui croient aux ectoplasmes (ou qui narrent leurs histoires) affirment que les morts s'accrochent davantage aux lieux tragiques. Comme si le poids de souvenirs pénibles, de secrets inavouables, ancrés de force les spectres dans le sol foulé leur vie durant.

Rang de la Croix se déploie autour des réminiscences d'événements qui ont ébranlé une habitation, décennie après décennie : « Il y a eu plusieurs tragédies, dans cette maison-là. C'est comme si le sort s'acharnait sur la bâtisse. » Le terrain, l'un des plus anciens lots défrichés dans cette zone du Témiscouata, est aussi important que la construction elle-même. Une croix de chemin est d'ailleurs érigée sur « ce premier rang arraché à la forêt » (qui porte aujourd'hui le toponyme beaucoup moins évocateur de « route 232 Est »). Le nom de l'ancienne voie de circulation, qui donne son titre à l'ouvrage, témoigne d'un thème phare qui traverse l'ensemble des sections : la religion.

Porter sa croix

Les cinq parties du récit, ingénieusement présentées à rebours, s'étalent de 1904 à 2014. Au début du ^{XX}^e siècle, Élisabeth et Chrysostome Beaulieu s'établissent sur ce territoire où tout est à construire, pour fuir le jugement de leurs proches et de l'Église. En effet, Élisabeth est tombée enceinte avant l'officialisation de leur union. En s'éclipsant dans une région peu habitée, le couple espère s'épargner les médisances et recommencer à neuf. Ce souhait de renaissance est partagé par les protagonistes des autres sections, dont Marjolaine qui, en 1964, quitte le couvent pour la résidence familiale afin de veiller son père agonisant, Chrysostome. Également enceinte hors mariage, la jeune femme s'était cloîtrée chez les religieuses pour expier ses prétendues fautes.

Dix ans plus tard, Michèle, en dépression post-partum, peine à aimer son enfant tandis que son conjoint, Serge, se livre à des jeux érotiques avec... un spectre de la demeure du rang de la Croix ! Il se questionne : « De quoi cette maison aurait-elle l'air si elle était une femme ? » Et il y a Thérèse, personnage clé de l'œuvre, belle-fille d'Élisabeth, mariée avec son fils chéri, Antonin. Élisabeth adore celui-ci : il cannibalise son amour au point que n'en subsistent que des débris pour ses autres enfants. Pour Élisabeth, son Antonin est un ange à qui elle a donné naissance, et c'est autour de cette fixation sacrée que sa chute va se préparer... entraînant avec elle Thérèse, mère criminelle qui tentera de noyer sa descendance. Car, à sa sinistre manière, la maison *materne*.

Au creux des gravats

Les fantômes qui peuplent ces pages se contentent généralement de se livrer à des manifestations spectrales traditionnelles,

comme faire bouger une chaise berçante inoccupée. L'attrait de cette intrigue aux accents feuilletonnesques ne réside pas dans le fantastique, assez prévisible (la fin est à l'avenant), mais dans les rapports filiaux. L'écrivaine possède un talent de conteuse saisissant pour présenter des scènes familiales vivantes, intimistes, « à l'ancienne ». Ses personnages sont denses, et nous avons presque l'impression de sentir leur souffle s'échapper de la reliure. L'amour de la fratrie, des ancêtres, est communicatif, et il n'est pas surprenant d'apprendre que Katia Gagnon s'est inspirée d'éléments autobiographiques pendant l'élaboration de *Rang de la Croix* (elle dédie d'ailleurs sa plus récente publication à sa mère).

En revanche, l'ambiance fantastique est terne, exsangue. Et pourtant, la quatrième de couverture promet un « roman sombre, aux tonalités fantastiques et au suspense haletant ». L'écriture est en partie responsable : maîtrisée mais plutôt sage. Il y a un net décalage entre ce qui est raconté (les faits sont *objectivement* cruels : une tentative d'étranglement, par exemple) et la façon délavée de narrer : « Thérèse tenta dans un sursaut désespéré d'écarter les mains de son cou, mais elle n'y parvint pas. Elle s'écroula. »

Et les spectres sont trop omniprésents dans l'intrigue pour être relégués à ce traitement périphérique, trop gentil. La mort est après tout l'un des moteurs de l'histoire et, à maintes reprises au cours de ma lecture, j'ai trouvé dommage que l'on distingue le vieux puits, mais que l'on n'y descende jamais. Par pudeur ? Celle-là même qui pétrifie plusieurs des personnages de *Rang de la Croix* ? Peut-être.

Faire corps avec la charpente

Rang de la Croix devrait plaire aux lecteurs de romans historiques qui relatent les infortunes d'une lignée. D'un grand humanisme, le livre de Katia Gagnon (écrivaine que je relirai certainement) nous ramène aux maisons abandonnées de l'enfance, tout en haut de la colline : ces ruines lumineuses, à ciel ouvert, où croissent les lilas. ♦



☆☆☆
Katia Gagnon
Rang de la Croix
Montréal, Borealis
2019, 360 p., 27,95 \$

Appel à l'imaginaire

Ariane Gélinas

Qu'avez-vous acheté le 12 août dernier ? Pour ma part, beaucoup de fantastique, de fantasy et de science-fiction d'ici. Mais j'éprouve parfois quelques difficultés à dénicher des ouvrages mémorables.

Il existe peu d'éditeurs spécialisés en imaginaire au Québec. Alire et Les Six Brumes, les deux plus notoires, font paraître ensemble une douzaine de titres chaque année. C'est pourquoi les initiatives d'éditeurs généralistes de fonder des collections consacrées à la science-fiction et au fantastique sont si réjouissantes. Outre le nombre élevé d'écrivains de talent au Québec, le lectorat de ces littératures est en plein essor. Pourtant, par rapport au polar par exemple, l'imaginaire est en retard et, qui plus est, compte peu de lieux de diffusion dans la province.

J'avais de hautes espérances lorsque j'ai appris la création de la collection « Satellite » aux éditions Triptyque, dirigée par Mathieu Villeneuve, auteur de l'atmosphérique *Borealum Tremens* (La Peuplade, 2017). Le joli nom, « Satellite », témoignait de surcroît, ce qui est moins fréquent, d'une volonté d'inscrire dans la ligne éditoriale des œuvres appartenant à la science-fiction. Le descriptif de la collection est à l'avenant, évoquant celui d'« Héliotrope noir », l'un des plus inspirants projets au Québec dans le domaine des littératures d'enquête à l'heure actuelle. Tandis que la collection d'Héliotrope se propose de « tracer, livre après livre, une carte inédite du territoire québécois, dans laquelle le crime se fait arpenteur-géomètre », « Satellite » souhaite « dynamite[r] les atlas et érige[r] des idoles sur leurs ruines. À la fois laboratoire de poétique et lieu de passage pour l'imaginaire, « Satellite » accueille des histoires transfuges, des livres étranges et des œuvres de science-fiction. » Emballant, n'est-ce pas ?

La lecture du premier titre de la collection, *Gloomy Sunday*, d'Alain Bergeron, récit honnête quoique moyennement inventif, un peu ennuyeux, a tiédi mon enthousiasme. Malgré cela, le recueil de nouvelles du défunt auteur était réfléchi quant à la manière de raconter, bref : on sentait le métier. Avec la deuxième parution de la collection, *L'enlèvement*, nous sommes, il est triste de l'écrire, dans l'amateurisme. Toutefois, Damien Blass fut encadré d'un directeur littéraire, d'un réviseur et même, spécimen rare en 2019, d'une relectrice d'épreuves !

Autopsie d'un extra-terrestre et d'une déception

L'enlèvement se fonde sur une idée originale, l'arrivée d'extra-terrestres au sein d'une secte chrétienne *born again*. Mais le récit s'articule autour de clichés et de *déjà-lu*. Des visiteurs d'outre-espace, les bien connus « gris » (ou petits-gris, vous savez, ceux qui ont de grosses têtes imberbes aux yeux globuleux), kidnappent quelques infortunés afin de se prêter à des expériences – la fameuse sonde incluse. Ils s'annoncent par la constellation du losange, « quatre points qui, une fois reliés, dessinaient une croix renversée ». Car ils sont en mission, déterminés à soumettre les humains à leurs diktats, notamment André, adolescent autour de qui l'intrigue est centrée. André, après son séjour dans le vaisseau

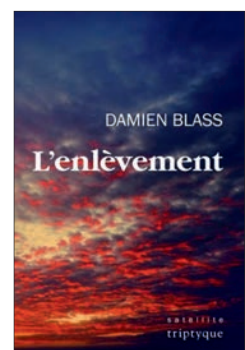
des gris, raconte avoir été ravi par des anges. Dès lors, les fidèles de sa congrégation chrétienne le considèrent comme un élu. En somme, rien d'étonnant à l'horizon stellaire.

Ceux qui habitent le ciel

De grandes qualités stylistiques peuvent compenser l'originalité ténue d'une œuvre. Mais sur le plan de l'écriture et de l'évocation, *L'enlèvement* n'est guère convaincant. Dois-je rappeler à quel point la maîtrise de la grammaire est une compétence obligatoire pour un auteur, à l'instar de la justesse chez un chanteur ? Sans une connaissance suffisante de la langue (par exemple, être apte à reconnaître les verbes transitifs et intransitifs), l'aspirant écrivain peinera forcément à transmettre ses idées, et son texte demeurera laborieux, peu incarné. Les lacunes sont variées : déterminants mal utilisés et embrouillés (« Robert ronflait à ses côtés, sa respiration bruyante soulevait sa masse à un rythme lent. Elle voulut crier son nom, mais sa langue avait une texture pâteuse »), anglicismes (« proposa de l'installer sur le Nintendo »), impropriétés (« les proportions graciles et fermes de son corps » ou encore « silence ténu » – le silence ne peut être ténu, il est l'absence de bruit), erreurs de syntaxe, ici une anacoluthie (« Une fois franchi le chambranle, le plancher s'arrêtait net »), etc.

L'enlèvement fait songer à ces romans confus que l'on rédige pendant l'adolescence. Ces projets sont essentiels au développement d'un auteur, mais ils devraient appartenir à l'obscurité des tiroirs.

Ma déception est surtout tournée vers Triptyque et sa collection « Satellite ». Peut-être ce manuscrit et le précédent ont-ils été imposés au directeur de collection. Le niveau qualitatif des troisième et quatrième ouvrages de « Satellite » sera déterminant quant à la pérennité de l'initiative et à son inscription dans le paysage littéraire québécois. Je le mentionnais préalablement, il y a abondance d'auteurs de talent en imaginaire, et les lieux de publication sont insuffisants. À quand une nouvelle maison d'édition spécialisée ou une collection de haut calibre ? ♦



☆☆
 Damien Blass
L'enlèvement
 Montréal, Triptyque
 coll. « Satellite »
 2019, 138 p., 20,95 \$